

Quatrième dimanche après Pâques

Il était une fois un fort étrange pays où la tristesse était interdite. Par ordre du roi, tous devaient assister aux funérailles avec une mine réjouie et souriante ; les mots de « pleurs » et de « sanglots » avaient été, depuis longtemps, rayés des dictionnaires et quiconque versait une larme en public, s'exposait aux peines les plus sévères, si bien qu'en cet étonnant pays, pour essuyer ses pleurs...« tirer son mouchoir, c'était tirer son linceul ». Vous me demanderez sans doute pourquoi le souverain de ces mystérieuses contrées ne pouvait souffrir que l'un de ses sujets n'affichât sa tristesse. Parce qu'il s'était juré de rendre ses peuples parfaitement heureux – parce qu'il voulait rester à jamais dans l'histoire le « Roi de la Béatitude ». Aussi, qu'un de ses sujets manifestât en public une quelconque affliction, le souverain regardait ce sanglot comme le plus terrible désaveu lancé à son orgueilleux projet - comme la preuve éclatante de son impuissance et de son échec. Voilà pourquoi, en ce pays sans larmes – mais aussi sans bonheur - les cœurs ne pouvaient jamais saigner qu'en son secret.

Or, voici que par une belle matinée de printemps, des missionnaires franciscains arrivèrent en ce pays. Aussitôt séduits par la joie qui rayonnait de leur visage, le souverain les autorisa à prêcher dans la ville, pensant que d'aussi souriants apôtres ne pouvaient que contribuer à bannir la tristesse des limites de son Royaume. Mais après avoir applaudi aux appels à la Joie qui parsèment l'Évangile, quelle ne fut pas la désillusion du souverain d'entendre que le Fils de Dieu en personne, que le Créateur de la Joie lui-même, n'avait pas craint de déclarer « bienheureux ceux qui pleurent ». Voulant alors chasser ces dangereux missionnaires, le Roi se trouva repoussé et harcelé par la foule qui, bientôt, bannit du royaume ce tyran orgueilleux et sa joie de pacotille. Car les habitants de cet étrange pays, s'ils avaient, comme nous tous, le désir d'être heureux, voulaient aussi, comme nous tous, avoir la permission d'être tristes.

Le Christ Jésus n'a pas pour nous la folle sévérité de ce vaniteux souverain : s'il nous invite à la joie, il ne nous commande pas de cacher nos larmes et s'il appelle ses Apôtres à l'allégresse de Pâques, il sait aussi

reconnaître et respecter leur tristesse : « Parce que je vous ai dit que je pars, vous voici dans l'affliction ». Souvent, dans notre âme comme en celle des Apôtres, joie et tristesse se côtoient...Comment cela est-il donc possible puisqu'apparemment tout les oppose ? La réponse est : parce qu'elles ne sont pas du même ordre. La joie de Pâques est, avant tout, surnaturelle : elle naît de la foi qui nous révèle l'amour infini du Père et la sollicitude aimante du Christ Jésus pour chacun d'entre nous. L'allégresse ou la tristesse humaine, quant à elles, sont essentiellement naturelles : elles naissent des événements heureux ou malheureux qui viennent frapper notre sensibilité. Aussi, n'est-il pas rare que, pour nous comme pour les Apôtres, - que pour nous comme pour le Christ lui-même, joie surnaturelle et tristesse naturelle se voient dans notre cœur. L'une n'empêche pas l'autre et les larmes que nous pouvons verser, même en ce temps de Pâques, pour une souffrance, une offense ou une séparation n'étouffent pas nécessairement notre allégresse pascale. N'ayons donc pas honte de nos larmes...

Nos pleurs ne sont pas honteux - ils sont plutôt bienheureux : « Bienheureux ceux qui pleurent car ils seront consolés ». Si nous ne savons pas pleurer, il nous sera impossible d'être consolé et nous nous priverons du bonheur d'accueillir en nous la venue du Consolateur. Les larmes, en effet, révèlent un cœur qui n'est marqué ni par la dureté, ni par l'indifférence, ni par la complicité avec le mal. Si le Christ pleure, c'est parce qu'il est infiniment bon et que, mieux que quiconque, il connaît en nous les ravages du péché. Si nous pleurons, c'est parce que nous ne nous satisfaisons pas du mal que nous rencontrons sur notre route. Bienheureux ceux qui pleurent car leurs larmes témoignent qu'ils ne pactisent avec le Mauvais mais qu'ils aspirent à un « Meilleur » !

Or, la nouveauté du Christ, la joie de Pâques est précisément de nous révéler que ce Monde meilleur auquel nous aspirons n'est pas une illusion ; qu'il est à ce point réel que saint Thomas a pu y enfoncer son doigt et sa main, que saint Pierre et saint Jean ont pu avec lui partager un repas. Car ce monde meilleur d'où naît la vraie consolation, ce monde meilleur où tout est désormais Joie et Paix, c'est le Cœur du Christ d'où jaillit l'Esprit-Saint – n'allons pas chercher plus loin. Le Cœur du Christ qui, à chaque Messe, à chaque communion, fait irruption dans mon monde pour y apporter la Joie de son

Amour plus fort que la mort. Cette source de l'amour divin jamais ne se tarira.
En ce temps de Pâques, n'ayons donc pas de nos larmes...mais ne passons non
plus à côté de la Joie !

Abbé Jean-Baptiste Moreau